

Quelle que soit l'institution dans laquelle ils travaillent, les « psys » occupent une double fonction. Ils sont tout d'abord au service des patients et de leur famille, pour entendre et accompagner leurs angoisses, leurs doutes, leurs colères face à la maladie, face à la douleur, à l'incertitude et aussi, parfois, face à la mort. À côté d'une médecine qui se préoccupe prioritairement du corps, il importe de laisser une place, fût-elle modeste, aux soins de cette part invisible qu'est la souffrance psychique, en particulier en situation de crise. Ensuite, les psys sont là en soutien aux équipes, soignants et médecins confondus. Ceux-ci sont parfois dépassés par le comportement de certains patients ou de leurs proches. Mais plus encore, ce sont les contraintes institutionnelles, un univers de plus en plus technique, le manque de personnel, les problèmes de communication, etc. qui les usent. Dans tous les cas, les psys, à l'écoute de chacun, travaillent à restaurer du sens, là où le malade se sent dépossédé de son autonomie, voire de sa vie, et le soignant de son travail. Dès lors, on pourrait s'attendre à ce qu'ils soient accueillis à bras ouverts. Il semble pourtant que ce ne soit pas toujours le cas.

Pour s'intégrer dans les institutions de soins, le psy doit faire face à plusieurs résistances de la part de certains soignants et médecins. Tout d'abord, on notera que dans le monde médical, certains – pas tous – continuent en effet à penser que les psys ne servent à rien. « Ce n'est pas en bavardant, disent-ils, qu'on va améliorer la qualité de vie des patients ». Bien plus, les psys seraient nuisibles car ils auraient tendance à tout psychologiser, faisant ainsi douter le personnel soignant, amplifiant du même coup un sentiment de malaise ou de culpabilité – ce qui nuit à l'efficacité du service –, et entraînant pour les patients des psychiatrisations inadéquates. On doit d'ailleurs constater que là où les médecins se montrent plutôt favorables à une collaboration avec les psys, ce sont les patients qui, pour les mêmes raisons qui viennent d'être évoquées, se montrent parfois réticents.

Second grief, les psys prendraient une part non négligeable du travail des soignants. Après tout, ces derniers n'ont-ils pas toujours eu pour mission, à côté des soins du corps, d'écouter, de rassurer, d'accompagner ? Pourquoi faudrait-il que de prétendus spécialistes interviennent ? Leur présence n'insinue-t-elle pas plutôt que les soignants et les médecins sont des incompetents de la communication ? Quelle que soit la réponse à cette question, ces derniers peuvent être tentés de se rabattre sur les seuls soins du corps, puisque seuls ces soins définissent désormais leur identité. Et du coup, au moindre problème relationnel, ils se déchargeront sur les psys... puisque ce sont eux les spécialistes. La fracture sera ainsi consommée.

Dernier soupçon : les psys, de par leur formation et leur souci de la personne globale, seraient parfois en désaccord avec les approches strictement médicales réduisant tous les problèmes de santé à une question de « plomberie ». Du coup, devant ce risque, comment un médecin pourrait-il collaborer en toute confiance ? La tentation est grande de reléguer le psy dans un fond de couloir, là où il ne remet pas en cause le bon fonctionnement de l'institution, là aussi où l'on peut se décharger à bon compte des patients ou des familles encombrantes.

Derrière ces différents enjeux, se cache un problème de fond : la fonction de psychologue doit-elle se laisser instrumentaliser par le « médical » ? En d'autres termes, le psy doit-il faire sa place à l'intérieur du paradigme médical, ou bien son travail – peut-être que sa seule présence y suffit déjà ? – consiste-t-il plutôt à interroger ce paradigme, pour le mettre en question ? Pour le dire d'une façon caricaturale, selon le paradigme médical, le patient est objectivé et éclaté en autant d'organes qu'il y a de spécialistes. Son « âme » doit-elle être considérée comme une pièce détachée de plus, à traiter à part, lorsque le médecin le

jugera utile, pour mieux lui permettre d'arriver à ses fins, à savoir soigner le corps ? Il est indéniable que les psys ne sont pas là pour renforcer le mythe de la toute-puissance de la médecine, eux qui, au contraire, viennent en dénoncer les limites... à commencer par celle du morcellement du patient. On l'a évoqué, leur paradigme est, pour le dire d'une façon tout aussi caricaturale, celui de la personne globale, sujet de son histoire et de son sens. Le somatique n'est pas exclu puisqu'il est l'une des dimensions de la personne, le corps avec ses maladies faisant effectivement partie de l'histoire du sujet.

Alors, quelle place devraient idéalement revendiquer les psys ? On devine leur malaise. D'un côté, il leur incombe de défendre leur spécificité, en refusant toute forme d'instrumentalisation ou de confusion qui les amènerait à perdre leur âme. Mais en s'en tenant à cette attitude, ils courent le risque de contribuer au renforcement du morcellement des patients, et donc à la logique de déshumanisation des soins. On devine aussi que cette attitude risque d'accentuer les résistances que nous dénoncions ci-plus haut, de la part tant des médecins et des soignants que des patients eux-mêmes. Aussi, d'un autre côté, ces dangers les obligent à ne pas se contenter de simplement co-exister à côté des soignants et des médecins. Il leur incombe également de descendre dans l'arène pour vivre avec eux, comme eux, leurs difficultés, leurs angoisses mais aussi leurs bonheurs, avec cette exigence de soutenir chacun dans son besoin de faire sens pour rester maître de sa destinée. Equilibre difficile à trouver : ne pas se laisser instrumentaliser, mais accepter de se laisser réapproprier par les soignants pour que le souci de la personne globale (celle du prestataire de soin, comme celle du patient) reste, devienne ou redevienne celui de chacun. Pour ce faire, quatre conditions doivent être remplies. Premièrement, être clairement soutenu par les directions. Ensuite, cela découle de ce qui précède, vivre avec les équipes. Troisièmement, être patient car il faut du temps pour être apprivoisé. Enfin, comme pour tout soignant, avoir le souci de se ressourcer.

On l'aura constaté, les enjeux liés à la place des psys sont de nature éthique : il y va, en définitive, de l'humanisation des soins.

Tiens, au fait, pourquoi voit-on parfois des médecins devenir psys (psychanalystes ou psycho-thérapeutes) et jamais (ou alors d'une façon beaucoup plus exceptionnelle) des psys devenir médecins ?

Jean-Michel Longneaux